

Une histoire simple

Les états nordiques de Denis Côté

André Roy

Numéro 121, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24971ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2005). Compte rendu de [Une histoire simple / *Les états nordiques* de Denis Côté]. *24 images*, (121), 56–56.

Une histoire simple

par André Roy

Si on a vu les courts métrages de Denis Côté comme *L'hypothénuse* et *La sphatte*, on sait son cinéma taraudé par la solitude et la noirceur, lié par quelque chose qui tient à l'abandon des êtres, à la fragilité des rapports humains, à leur échec. Ces essais ne sont jamais démonstratifs ou maniérés grâce à un regard intense et empathique sur les personnages, pas du tout frontal d'ailleurs. Son premier long métrage, *Les états nordiques*, poursuit la même trajectoire, se risquant dans la durée, et gagnant à peu de chose près son pari. Certes, s'il avait bénéficié d'un plus gros budget que les 80 000 \$ dont il disposait, le film aurait probablement gagné en force et en cohérence dans sa mise en scène, mais tel qu'il se présente, il est déjà précieux par son ton, tranchant sur le tout-venant du cinéma québécois actuel. Le cinéaste a su lui donner profondeur et pertinence. Et sous sa simplicité, une complexité élevée.

Y est racontée avec sobriété, voire dans l'opacité, l'histoire de Christian. On suit scrupuleusement le personnage, mais en l'absence de données précises (est-on dans une grande ville comme Montréal, que fait cet homme dans la vie, vient-il vraiment d'étouffer sa mère sous un oreiller?), ses manières de vivre et ses motivations demeurent, sur le moment, obscures. La pratique de l'ellipse y est faite avec obstination, mais par là elle nous donne la marche à suivre : il ne faut pas trop se raccrocher à l'histoire, à l'explication des actes du personnage. C'est discret jusqu'à l'incertitude. L'ellipse permet également d'éviter d'exploiter un sujet au goût du jour ou d'illustrer une thèse, bien que Christian, un homme de 32 ans, mette fin à la vie de sa mère malade.

Une fois cette intervention fatale accomplie, l'homme quitte son domicile en auto, s'éloigne de la ville pour se rendre dans un petit bled de la baie James, Radisson. Est-ce à cause de la maladie de sa mère et, comme le cinéaste le laisse deviner, de sa longue agonie, que cet homme est usé et veut recommencer sa vie ailleurs? Le film est rythmé par ses moments de vacuité, ses contacts avec les gens de l'endroit; Christian trouve du tra-

vail à la municipalité et rencontre Sara, possible amour que le destin, vraisemblablement, contredira.

Peu loquace, c'est en se «noyant» dans la communauté de Radisson que Christian passe de sa retraite temporaire à la vie en groupe – ses plongeurs dans la piscine étant en quelque sorte la métaphore de son état d'esprit : fuite et détermination. Entre lui et les villageois, il se produit une osmose, une chimie, tant et tellement qu'à la fin il décide de s'établir à Radisson. C'est par sa fréquentation des gens que se révèle petit à petit ce qu'il est : un journalier, un homme peu scolarisé,

son âge, etc. Les morceaux de son histoire s'ajoutent et se recollent au fur et à mesure qu'avance le récit. Ce qui était tu ou omis dans un plan se retrouve dans un plan ultérieur, la rarefaction engendrant une accumulation progressive. Le fonctionnement du récit est ainsi fait que prend place plus tard ce qui a été passé sous silence, caché ou négligé auparavant par l'ellipse. Ainsi, c'est au moment où Christian décide de brûler le corps de sa mère que nous constatons qu'il l'a enveloppé, transporté dans le coffre de sa voiture et l'y a laissé même plusieurs jours. On pourrait parler ici de chronologie postérieure.

Par ailleurs, le filmage, qui va de l'observation attentive à l'approche fébrile (sur ce dernier point, il faut remarquer la scène de crémation de la mère : la caméra y est fiévreuse, collée, intriquée même, aux gestes de Christian), place *Les états nordiques* dans un en-deçà de la fiction. En y insérant par deux fois des extraits de commentaires des jeunes de Radisson (sur l'euthanasie et sur l'éloignement, qu'ils ressentent, des grandes villes), Denis Côté ancre son récit dans la réalité documentaire, grande tradition au



Certaines scènes sont comme des moments d'incarnation d'espace et de temps individuels.

Québec. Cette double cassure souligne également l'aspect générateur du film, sa production artisanale (avec l'utilisation, par exemple, d'acteurs non professionnels). Le résultat : un réel, à bien des égards très québécois, y résonne fort, en particulier ce Nord si souvent oublié dans les productions d'ici. Sur ce point, le film est proche des œuvres d'un Jacques Leduc (on pense, entre autres, à *La tendresse ordinaire* et au *Dernier glacier*), avec des scènes conçues comme moments d'incarnation d'espace et de temps individuels. Ces moments sont également, dès les premières images du film, lestés d'un héritage cinématographique. Les images inaugurales (fort bien montées) sont celles d'un combat de lutte, et elles nous renvoient inévitablement au court métrage réalisé collectivement par Michel Brault, Marcel Carrière, Claude Fournier et Claude Jutra, *La lutte*, de 1961. Belle manière de dire d'où l'on vient comme cinéaste. ■

Québec, 2005. Ré. : Denis Côté. Scé. : Côté et Christian LeBlanc. Ph. : Denis Laplante. Mont. : Rafaël Ouellet. Son : Thierry Collin. Int. : Christian LeBlanc et les gens de la communauté de Radisson. Couleur. Prod. et dist. : Nihilproductions.